

## Entre le sublime et le cruel

« Je veux faire comme Raphaël et ne plus peindre de tableau de martyrs. Il y a assez de choses élevées pour qu'il ne faille pas chercher le sublime là où il s'unit à la cruauté ; et de plus, mon amour-propre ne serait point satisfait si je voulais faire de moi un sublime bourreau. »

Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Pas de tableau de martyr (313)

L'art de Nidhal Chamekh est fait de rêves de vie, souvent de rêves de mort ; de présences, souvent d'absences. Mais y a-t-il dans le monde où vit Nidhal Chamekh assez de choses élevées pour le convaincre de ne pas unir le sublime à la cruauté ?

A regarder son art, il se révèle comme une hésitation, voire un refus, à être d'un côté ou de l'autre. Ni pleinement dans le sublime, ni entièrement dans le cruel. Ailleurs donc, bien ailleurs, mais pas si loin, juste entre. Entre le sublime et le cruel, il y a un impensé que l'artiste essaie de comprendre.

Dans sa collecte du réel, il réussit, grâce au dessin, à fixer ce qui pour lui est un instant de vérité. D'abord il dessine, puis pour terminer, il dessine encore. Le dessin est premier et dernier dans son art. Qu'il s'agisse de ses dessins, de ses peintures, de ses vidéos et installations, il fait de son art une œuvre fragile comme le dessin, hésitante comme le dessin, précise comme le dessin. On le sait, le dessin est au commencement de l'art, il se cache sous la peinture, dans la sculpture, dans l'installation, dans la vidéo. C'est l'art des commencements, l'instant des origines.

Il faut donc pour bien dessiner être un bon archéologue, mettre au jour le réel pour espérer lever enfin le voile sur ce qui se cache devant soi. Il faut fouiller, gratter, dépoussiérer, délimiter, reconstituer, puis décrire et étudier. Nidhal Chamekh est passé maître dans la fouille de son réel. Mais que regarde-t-il ?

Le monde que regarde Nidhal n'est pas plus mystérieux que celui de n'importe quel autre artiste de sa génération. C'est un monde où les choses élevées ont quitté le réel sans jamais disparaître.

Au Maghreb, « l'occident<sup>1</sup> » d'où vient l'artiste, les choses élevées ont remplacé les nuages au-dessus des esprits. Ces nuages sont admirés avec des yeux d'enfants. On y voit se dessiner des formes animales, des dialogues d'amoureux, des voyageurs célestes. On prie alors chaque jour pour qu'il pleuve afin d'être enfin trempé de ses rêves. Au Maghreb, l'humanité est au sec et à l'horizon, le réel dessine bien des mirages. Des mirages à l'horizon et des rêves au ciel, voilà qui résume l'étendue d'une fouille archéologique à la recherche de temps à jamais perdus.

A l'Occident, en France où l'artiste tient domicile depuis peu, les choses élevées sont devenues des souvenirs monumentaux. Ils sont regardés, admirés dans l'invisibilité des monuments

---

<sup>1</sup> Nous utilisons ici le mot occident pour rappeler la signification linguistique et culturelle de cette région du monde que l'on nomme : le Maghreb, *al-maghrib* par opposition à *al-machrek* qui signifie orient.

historiques ; il sont devinés, encore quelque peu dissimulés, dans l'extrême visibilité médiatique de l'événementiel culturel. Le cruel par contre est bien là. Il s'invite avec force pour rappeler la défaite d'une promesse de progrès jamais tenue. D'un monde effrayé par l'étranger au point d'en devenir obsédé.

C'est dans ces paysages que Nidhal fouille. Il creuse de manière acharnée les couches successives de ses mémoires. D'un côté, celles de « l'occident » d'où il vient. Il y relève des « rêves de martyrs », un *Pays visage*, une *Géographie des blessures*, un antre / entre génération – *Between generation*. De l'autre, les mémoires de l'occident dans lequel il vient. Une Europe où il ressent l'*Excursus* vacillant d'un emporté des temps actuels, où il entend la détonation d'un *Coup* de pistolet transperçant la chose administrative.

Dans ce va-et-vient incessant entre l'infini des « histoires de l'art » et l'infini de la recherche de soi, il recolle les morceaux. Dans sa collecte des fragments de mémoire et d'espoir, il nous donne à voir des montages, des assemblages où le dessin ausculte un réel malade de n'être plus que lui-même.

Abdelkader Damani, 2016